A

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

DE

L'INSTITUT CANADIEN

DE

ST. HYACINTHE.

Avec sa bienveillante permission,

Cette Modeste Publication

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE.

Je dois l'idée de cette modeste publication à quelques amis : Je leur en devrais le succès si elle était bien accueillie.

L'Heroisme et La Patrie sont deux essais que j'ai faits au milieu d'occupations d'un autre genre et qui ne me laissaient guères de loisirs. Ils sont tous deux l'expression de sentiments peut-être plus spontanés que raisonnés ; dans ces deux essais j'ai laissé parler le cœur, j'ai écouté ses inspirations et les ai subies volontiers.

L'esprit a besoin de repos, et l'homme livré au travail demande par fois à l'imagination une fleur pour charmer sa vue et au cœur un sentiment qui le ramène à la poésie de ce qui l'entourre.

Inutile de dire que L'Heroisme est un travail imparfait ; le cadre nécessairement étroit et la forme toujours si exigeante d'une lecture publique ne pouvaient permettre que l'esquisse rapide d'un sujet aussi vaste : cette lecture pourrait servir de sommaire à un ouvrage qui serait digne du rêve d'un publiciste.

Voilà qui désarmera la critique si elle n'obéissait pas d'ailleurs à l'indulgence qu'elle peut difficilement refuser aux premiers pas d'un jeune homme, dans les sentiers si ardus de la publication.

J'aime la critique et m'en sert quelques fois ; je me rappellerais même, au besoin, la malice d'anciens confrères et amis ; je n'ai oublié ni ces derniers ni l'esprit de quelques-uns d'entre eux que je retrouve encore aujourd'hui,dans mes agréables pérégrinations à travers la presse canadienne. Aussi rendrais-je volontiers hommage à la malice des uns et à l'esprit des autres, si mes loisirs et une première tentative me permettaient d'en tenter une seconde.

En dédiant cette modeste publication à Monsieur le Président de L'Institut-Canadien de St. Hyacinthe, je cède plutôt à un sentiment que je ne subis une convenance ; la bienveillance avec laquelle on a paru accueillir L'Heroisme, je la dois à Messieurs de L'Institut sous les auspices desquels ce faible essai se trouvait placé : Je leur dois, au moins, ce léger tribut, que je suis heureux de leur rendre dans la personne de leur digne Président.

Honoré Mercier.

St. Hyacinthe, 12 juillet, 1865.

L'HEROISME.

—oo—

M LE PRESIDENT, MESDAMES ET MESSIEURS.

I

Par une nuit noire et froide du mois de décembre, il y a quelques dix ans, la population de XXX, joli vilage situé sur les rives pittoresques du Richelieu, était soudainement éveillée par le cri : *au feu ! feu !* En un instant guidée par la lueur sinistre d'un incendie la foule, se précipitant à travers les rues du village que je viens de nommer, se trouvait en face d'une belle maison que le feu avait déjà envahie de toutes parts. La flamme s'échappait de toutes les issues ; la fumée s'élevait vers le ciel en sombres colonnes et formait de nouveaux et lugubres nuages dans un ciel pourtant déjà assez noir.

Surpris au milieu du sommeil, les habitants de cette maison n'avaient eu que le temps de sauver leur vie, abandonnant aux fureurs de l'incendie tout ce que la maison contenait : son riche mobilier et ses riches souvenirs ; reliques précieuses de plusieurs générations.

Tous les efforts pour arrêter l'incendie furent inutiles et après quelques minutes de lutte désespérée on dut renoncer à l'espoir de sauver la maison.

N'éprouvant plus de résistances ni de retard, le feu eut bientôt envahi toutes les parties de la maison qui avaient pu jusque là être préservées. Le spectacle devint alors saisissant ; et la foule le contemplait avec cet œil indifférent qui regarde toujours le malheur d'un autre.

Tout à coup la scène change.

Un cri, parti d'une des fenêtres embrasées de la maison en feu, vient de faire frémir cette foule tout à l'heure si insouciante.

Une jeune fille du haut du dernier étage, les cheveux en désordre, l'œil hagard, tend des bras supliants vers la foule qui la regarde avec terreur.

Chaque cri que l'infortunée fait entendre a un écho dans le cœur de chacun des assistants ; le danger est imminent ; la flamme entourre sa victime d'un cercle rougeâtre.

Encore un instant et c'en est fait; la jeune fille, unique espérance d'une des premières familles canadiennes, est ensevelie sous les décombres de la maison qui menace déjà ruine.

Tout le monde se regarde, mais personne ne se dévoue, car tenter le salut de cette jeune fille, c'est courir vers une mort certaine ; c'est vouer deux victimes aux flammes, c'est creuser deux tombes.

Mais l'infortunée que la mort semble déjà marquer de son terrible sceau, voyant qu'elle ne peut plus espérer de secours de la terre,porte ses espérances ailleurs et, élevant ses beaux yeux vers le ciel, elle demande aux anges, ses frères, de la sauver.

Car mourir quand on est jeune, c'est si triste ! Comment renoncer à ses illusions, comment dire adieu à ses espérances, à son bonheur ! mourir quand on aime, quand on est aimé, c'est hélas impossible !

Reportant un regard plus résigné sur la foule qui ne la voit plus qu'à travers un nuage de feu et de flammes, Louise, c'est son nom, semble chercher quelqu'un au millieu de ceux qui la voient mourir sans pouvoir la sauver.

Louise est plus calme ; elle a prié. Et la prière, c'est l'oubli des souffrances, c'est la force dans le malheur, c'est l'espérance, c'est le salut.

Tout-à-coup Louise fait entendre un nouveau cri ; mais celui-ci n'est plus, comme les autres, un cri de désespoir ; c'est un cri d'espérance, presque de bonheur.... elle a prononcé un nom.

La foule vient d'ouvrir ses rangs pressés et donne passage à un jeune homme qui, écartant tout obstacle avec des bras vigoureux, se précipite vers la maison.

C'est un inconnu ; personne, autre que Louise et sa vieille gouvernante, ne l'a jamais vu.

Il est grand et beau, il a l'air noble et distingué.

Il ne dit pas un mot ; seulement ses lèvres sont pâles et tremblent.

Lui aussi murmure un nom; mais si bas que ce n'est presque rien qu'un souffle. Il s'approche de la maison en feu.

Il reste immobile et glacé ; il tremble pour la première fois de sa vie. Louise a disparu aux millieu des flammes.

Léon, c'est le nom du jeune étranger, regarde le ciel comme pour lui reprocher son désespoir : il y a dans ce regard quelque chose qui ne s'exprime pas.

Puis, sa main saisit une échelle, l'applique à la maison qui n'est plus qu'un vaste brasier ; on n'entend que le pétillement des flammes : Léon s'élance vers la fenêtre où la jeune fille avait en vain tendu des bras suppliants et disparait au milieu des flammes, devenues son tombeau.

Ce fut un moment de sublime et terrible silence, un moment d'angoisse.

Le feu sortait avec plus de fureur que jamais de cette fenêtre où deux victimes venaient de s'engloutir : la flamme de l'incendie tourbillonnait sous les yeux des spectateurs qui tremblaient de voir à chaque instant crouler les ruines qu'ils avaient devant eux.

Cinq minutes s'écoulèrent ; pas un cri, pas un murmure ; le langage lugubre de l'élément dévastateur seul, accomplissant son œuvre de démolition, se faisait entendre.

Chaque spectateur était un martyr ; la terreur était peinte sur tous les visages ; l'anxiété était à son comble.

On comprenait qu'à deux pas dans cet immense bra-

sier, une lutte venait de s'engager ; lutte d'un héros contre la mort ; lutte de deux géants, se disputant une femme !

Tout à coup un long frémissement perce les rangs de cette foule.

Chaque poitrine semble soulagée d'un poids énorme : le jeune héros vient de paraître portant dans ses bras une femme inanimée.

Louise respire encore ; on l'entourre de soins ; elle ouvre les yeux et sourit à son sauveur, non, toute fois, sans que le rouge de la pudeur colore son beau front.

Léon est entourré et félicité ; il souffre, car il porte d'héroïques marques de son dévouement.

Mais ses douleurs sont bientôt oubliées ; l'amour jette sur ses plaies un baume réparateur : il a sauvé la fiancée de son cœur. En exposant sa vie au milieu des flammes, Léon a fait un acte d'héroisme.

II

Voilà, mesdames et messieurs, une ancedote, prise, au hasard, dans mes souvenirs d'enfance ; en vous mettant sous les yeux un héros, et en le fesant agir devant vous, je vous ai défini L'HÉROISME qui fera le sujet de ma lecture ce soir. Cette définition, péche sans doute, par sa longueur, mais l'essentiel, c'est qu'elle soit comprise et qu'elle soit vraie.

Définir c'est peindre ; quelque fois c'est la philosophie qui donne les couleurs, quelque fois c'est la poésie.

A mon âge, encore, on préfère souvent les sourires que l'imagination présente au cœur, aux caresses, un peu graves, que la philosophie offre à l'intelligence.

Si les hommes sérieux, les graves philosophes que j'ai l'honneur de voir au milieu de cet auditoire distingué, voulaient me chercher querelle, et me lancer les foudres d'un syllogisme invincible, sous forme de condamnation, je serais bien forcé de répondre avec l'Ecole : *Concedo majorem et minorem ;* mais arrivé au : *consequens et consequentia,* je risquerais une distinction, sous forme d'appel, que j'adresserais au tribunal de la poésie et des fleurs ; et j'ai la conviction, peut-être un peu prétentieuse, mesdames, que je trouverais quelques sourires encourageants chez mes juges que j'aurais eu le soin de choisir parmi la plus belle moitié de mon auditoire.

Permettez maintenant que je renonce aux fleurs de l'imagination, permettez que je déserte l'idéal et les chants pittoresques du roman pour étudier avec vous le mot dont je vous ai donné une définition anecdotique.

Nous verrons d'abord les différents caractères que présente l'héroïsme, ceux de l'héroïsme payen et ceux de l'héroïsme chrétien ; après quoi nous considérerons l'héroïsme dans les plus grands types que présentent la religion, la société et la famille.

III

Quand on contemple, Mesdames et Messieurs, et qu'on étudie l'homme, cette créature que Dieu fit après s'être inspiré de toutes les merveilles que son génie divin avait fait sortir du néant ; quand, jetant un coup d'œil sur l'histoire du monde et des siècles, on interroge les actes des premiers hommes, comme ceux des hommes qui vinrent après eux, et même nos propres actes ; quand on suit pas à pas la marche des sociétés tant anciennes que modernes, et qu'on parcourre les tristes pages des annales des bagnes et des prisons, ou les glorieuses pages des annales religieuses et militaires, on est bien forcé de reconnaitre qu'il y a, dans la nature de " cet ange déchu qui se souvient quelques fois des cieux," deux êtres parfaitement distincts : un être qui est grand, noble et élevé, et un être qui est petit, rampant et dégradé : produit singulier de cette singulière union, de ce mariage mystérieux de deux principes contraires, dont l'un semble sans cesse tourné vers le pôle négatif du mal, et l'autre, vers le pôle positif du bien ; principe, dont l'un a l'âme pour siége, avec le cœur et ses autres facultés sensibles, et l'autre le corps avec ses organes matériels, siége des bassesses comme l'âme est le siége de la noblesse.

L'un de ces principes répond à cet héroïsme sublime qui relève l'homme et le fait grand.

La meilleure réponse que l'on pourrait peut-être faire à cette œuvre des *Misérables,* que l'exilé de Guernsey a puisé dans ses souvenirs amers des misères de l'humanité, serait la peinture de toutes les grandeurs de l'homme, de tous les actes d'héroïsme dont fourmille l'histoire du genre humain. Le tableau des *Héros* pourrait faire oublier celui des *Misérables* : ce serait deux peintures que l'homme étudierait et comparerait dans ses loisirs ; ce serait deux miroirs dans lesquels il pourrait voir avec quelque surprise deux ombres qui représenteraient sa figure, prise séparement, mais à des époques peut-être assez rapprochées.

L'héroïsme, c'est le reflet du héros ; ce sont les traces qu'il laisse derrière lui, ce sont les tableaux qui re présentent ses nobles actions.

L'héroïsme c'est une grandeur d'âme peu commune ; et cependant l'héroïsme n'est pas le fait seul du guerrier qui tombe sur le champ de bataille, c'est encore le reflet de la grandeur de la femme, c'est quelque fois celui de la faiblesse de l'enfant; car, Mesdames, l'histoire compte ses héroïnes comme elle compte ses héros ; et si l'on a voué un culte aux Regulus, aux D'Assas, on a su mettre a l'abri de l'oubli les Mary Stuart et les Jeanne d'Arc.

Si la Religion Chrétienne a son divin héros elle a aussi son héroïne vierge.

La faiblesse comme la force a son héroïsme ; la société, comme la religion ; et la famille, comme l'une et l'autre.

L'héroïsme suppose toujours la grandeur d'âme dont elle est la plus haute comme la plus sublime expression ; mais la grandeur d'âme ne s'élève pas toujours jusqu'à l'héroïsme. Celui-ci diffère de celle-là en ce qu'il permet d'admirer quelques vertus d'éclat qui excitent votre étonnement et qui vous enlèvent votre admiration.

IV.

Il y a l'héroïsme de l'intelligence, l'héroïsme de la sagesse, comme il y a l'héroïsme du cœur et du sentiment. Il y a un héroïsme de paroles comme il y a un héroïsme d'action ; il y a un héroïsme de générosité et de dévouement, comme il y a un héroïsme d'impétuosité et de vaillance. C'est ce dernier héroïsme qui faisait dire à Montesquieu " qu'un héroïsme de principes est plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité."

Cet héroïsme a ses grandes figures dans l'antiquité, comme dans les temps modernes ; l'antiquité nous présente Antigone, Cornélie et Eponinne ; les temps modernes nous offrent Mesdemoiselles de Sombrenil et Loizerolle et Madame de Levergne ; ce sont autant de types de l'amour filial, maternel et conjugal.

Chez les anciens il y a Zopyre, chez les modernes Strafford et Malesherbes comme exemple de dévouement élevé jusqu'au plus sublime.

Regulus, Thomas Morus et Duranti sont les héros et les martyrs du devoir civique comme D'Assas, Desilles, que je nommais tout à l'heure, sont les héros et les martyrs du devoir militaire.

L'héroïsme de l'humilité et de la charité chrétienne a aussi de beaux et nobles types dans un Charles Borrommé, dans un Balzance et dans un Vincent de Paul.

L'amitié, ce noble lien, cette belle fleur qui charme la vie en en fesant oublier les douleurs et les peines, l'amité présente comme type de son héroïsme Damon et Pythias, forçant Denis, le tyran de Syracuse, à reconnaître l'existence d'un noble sentiment, Lauzus et Phanor, arrachant, à un autre tyran, un pardon qu'ils auraient en vain sollicité sans l'acte héroique qu'avait inspiré leur amitié.

V.

Le Christianisme a donné au monde un héroïsme nouveau, un héroïsme que l'on chercherait en vain dans les annales, pourtant quelque fois si glorieuses, des paiens : c'est l'héroïsme de la vertu. Cet héroïsme défie tous les autres héroïsmes ; ici, comme ailleurs, le christianisme fait pâlir le paganisme ; ici, comme ailleurs, les héros chrétiens effacent les héros de Rome et de la Gréce.

Le Paganisme présente plus de fables ; le Christianisme plus de vertus encore que d'héroïsme. L'explication de cette différence essentielle est facile à donner: les dieux des payens étaient un mélange ridicule de vices et de passions, le Dieu des chrétiens résume l'idée la plus pure et la plus sublime que l'homme puisse avoir de la perfection.

" Il y a un côté respectable et frappant de notre religion," a été forcé de dire Voltaire, " c'est le pardon toujours héroique des injures ;" et " la vertu seule," disait avant lui Massillon, " forme des hommes héroiques."

L'héroïsme porte en lui-même un tel cachet de grandeur et les héros laissent quelque fois après eux des traces si éclatantes et si imposantes, qu'on a vu les payens, saisis d'un vertige idolâtre et, ne distinguant pas suffisamment, dans leur intelligence livrée à elle-même, l'héroïsme de la divinité, la grandeur héroïque de la grandeur divine, se prosterner devant des hommes qui s'étaient distingués par quelqu'acte d'éclat.

Le Christianisme, en régénérant les idées, a relevé l'homme, et le Christ, en se fesant héros, a révélé au monde les caractères qui distinguent l'héroïsme de ceux qui distinguent la divinité ; en adorant le Dieu du calvaire les chrétiens n'ont pu qu'admirer et vénérer les héros de la terre. Ils ont élevé des autels au premier, mais ils se sont contentés d'élever aux derniers des statues et des monuments.

Chez les Payens le vice plus que la vertu avait son héroisme et ses adorateurs ; chez les chrétiens la vertu plus encore que l'héroisme a ses admirateurs.

En Egypte un roi qui s'immolait pour sa patrie était un Dieu ; sa tombe devenait un autel, où l'on égorgeait des victimes humaines.

Depuis l'héroisme du Calvaire un homme qui sauve son pays, en payant son salut de sa propre vie, n'est plus un Dieu, ce n'est qu'un héros.

Aujourd'hui il y a un sommet que l'homme ne saurait atteindre ; une grandeur vers laquelle les grandes âmes aspirent inutilement ; autrefois il y avait l'immortalité des dieux, aujourd'hui il n'y a plus que l'immortalité des héros.

VI.

La religion chrétienne offre à l'admiration comme à l'adoration du monde le plus beau type, le plus beau modèle de l'héroisme que l'imagination du poëte puisse rêver et que le patriotisme le plus grand et le plus sublime puisse demander.

Le divin héroisme du Calvaire efface le plus grand héroisme dont les nations puissent se glorifier. C'est le sublime dans toute sa beauté ; c'est la divinité élevant l'héroisme jusqu'à elle tout en s'abaissant jusqu'à l'apparence d'un esclave ;

c'est un homme, résumant en lui seul tout ce que le cœur humain peut avoir de plus sublime et de plus grand en fait de dévouement, ce que l'intelligence peut concevoir de plus hardi et de plus grandiose ; et, s'appuyant sur les forces de la divinité pour mettre à exécution une semblable conception.

J'aime à contempler le génie, j'ai pour ses œuvres un respect qui rendrait quelques fois idolâtre. Jeune encore, j'aimais à aller, le soir, entretenir une lumière au pied de la statue de ce génie qui fit la conquête du monde et que les souvenirs des récits que j'avais entendus dans mon enfance avaient fait si grand, dans mon esprit d'enfant. Cet homme fut réellement grand, malgré ses fautes ; il avait reçu du ciel un don puissant : celui de pouvoir dominer ses semblables et de leur imposer sa volonté. Cette puissance il sut s'en servir à Ste. Hélène comme à Austerlitz ; dans sa défaite il triomphait encore : ses ennemis ne pouvaient soutenir son regard.

Mais, comment exalter l'héroïsme de nos grands hommes quand on s'arrête, un instant, pour contempler l'héroïsme sublime de l'humble fils de Marie ? Le souvenir d'un homme qui sauve sa patrie, emporte, enthousiasme. Une œuvre grandiose, un empire puissant, fondé par la main d'un homme, excite l'admiration : on se sent transporté, attiré, fasciné, ébloui par tout ce qui est grand, noble et élevé.

Mais l'esprit ne conçoit rien de plus grand, de plus vaste, de plus sublime que l'œuvre de la rédemption ;

rien de plus héroique que la divine victime qui, il y a bientôt 2000 ans, donnait sa vie pour le salut de la grande nation humaine.

Le divin Héroisme du calvaire a ses autels et ses monuments. Dans le plus riche temple, dans la plus belle basilique comme dans la plus humble chapelle, vous voyez un autel au sommet duquel vous appercevez un monument, représentant une croix à laquelle est suspendue l'image d'un homme ; sur votre route, à travers la campagne, dans tous les pays chrétiens, vous appercevez une croix devant laquelle vous vous découvrez ; c'est là le monument qui redit au monde l'œuvre héroique et sublime de la rédemption.

VII.

Le divin héroisme du calvaire a enfanté l'héroisme de l'apostolat ; comme le christianisme avait enfanté l'héroisme de la vertu.

Il est un homme, Mesdames et Messieurs, que, jeune encore, et sur les genoux d'une tendre mère, que quelques uns pleurent mais dont tous chérissent le nom, nous avons appris à aimer, à respecter, et à vénérer. Il est un homme qui, renonçant aux joies pourtant si belles et si pures de la famille, s'est voué au culte des âmes ; un homme qui en pensant n'être que vertueux s'est fait héros ; le nom de cet homme votre bouche l'a

murmuré alors que vous étiez encore enfant ; le nom de cet homme vous l'avez entendu comme une caresse alors que vous regardiez avec vos regards enfantins cet ange qui se penchait amoureusement sur votre berceau comme une ombre mystérieuse, comme un génie tutélaire...... cet homme : c'est le prêtre.

Là bas, loin de la demeure des hommes, au milieu d'un bosquet solitaire, tout plein de poésie, s'élève la demeure de cet être mystérieux qui a béni votre berceau comme il bénira votre tombe, comme il a béni la tombe et le berceau de votre aïeul. Cette demeure est à l'ombre du temple, à l'abri des passions, à l'abri de leurs tempêtes ; l'homme qui l'habite a fait un pacte solennel avec la divinité ; et ce pacte constitue son héroisme. Et les passions frappent en vain à la porte de cet asile sacré. La foule s'agite, s'ébranle, s'émeut, se transporte de tout côté, comme les vagues courroucées d'une mer agitée par les vents, mais l'orage gronde, la foudre éclate, le tourbillon passe et respecte la demeure de l'homme de Dieu.

La poésie a ses charmes et ses grâces comme l'héroisme a ses grandes et splendides beautés. Le sacerdoce a son héroisme comme le sanctuaire a sa poésie.

Où trouver une poésie plus belle que celle qui remplit le sanctuaire ? Un temple où s'assemble le peuple pour prier Dieu, une chaire où se répète la parole d'un Dieu qui se fit héros ; un autel où se représente dans une figure emblématique le plus grand acte d'héroisme dont la terre n'ait jamais été témoin.

Oui, Messieurs, il y a dans le prêtre un caractère de grandeur qui fait penser à la divinité et qui conduit souvent l'homme qui en est revêtu jusqu'à l'héroïsme. Il y a dans le prêtre quelque chose qui fait instinctivement incliner votre front quand vous le rencontrez sur votre chemin ; et l'écrivain qui souille sa plume et flétrit son cœur, en dénigrant le prêtre, ne peut souvent le faire qu'en invoquant le secours d'une intelligence qui doit le peu de lumière dont elle brille, au zèle dévoué de ce prêtre dont il voudrait faire sa victime.

VIII.

N'avez-vous jamais pleuré avec les larmes du cœur, avec une mère dont les pleurs étaient les vôtres, sur le départ d'une sœur unique, demandant au cloître un tombeau et à la religion un abri ? Ah ! si jamais vous avez versé de ces larmes vous comprendrez l'héroïsme que la religion peut inspirer ! Une jeune fille, belle et riche, remplie d'illusions comme de poésie, l'ornement de la maison paternelle et de la société au milieu de laquelle elle vivait, comme elle était la rivale des fleurs du jardin avec lesquelles vous la confondiez quelquesfois ; une jeune fille à qui le bonheur ouvre des bras séducteurs, à qui l'amour présente ses chastes voluptés; à qui les tendres souvenirs, comme les riches espérances ont souri tant de fois, repousse la coupe enchanteresse

qui se présente à ses lèvres, porte un regard amoureux sur la Madone que la piété a mise à son chevet, gardienne de ses nuits et idéal de ses chastes rêves ; sa lèvre murmure une prière ; elle se relève héroïne. Elle s'arrache aux caresses de sa mère, résiste aux larmes de ses amis et le cloître se referme sur une victime de l'héroisme religieux.

IX.

Rome a ses grandeurs historiques ; le reflet de sa gloire a traversé les siècles et vient parfois éblouir encore l'astre pourtant si brillant de notre civilisation. Chaque page de l'histoire de Rome est un tableau vivant où vous voyez apparaître un César, un Régulus, un Brutus,un Auguste,un Pompée ou un Scipion; mais, je vous le demande, qu'admirez vous le plus de Rome payenne ou de Rome chrétienne ? quelles sont les annales de cette grande et pompeuse cité qui vous font tressaillir le plus ? sont-ce les annales toutes remplies du faste des empereurs, ou bien sont-ce les annales glorieuses, écrites avec le sang des martyrs de la foi chétienne, à la lueur des flambeaux des catacombes ? qui admirez-vous le plus, des persécuteurs ou des persécutés ? Vous qui avez traversé les mers qui nous séparent du vieux monde et qui êtes allés dans la ville éternelle, dites nous sur quelles tombes

vous êtes vous agenouillés de préférence ? dites nous quel monument a fait naître dans votre cœur plus de nobles palpitations ? Vous avez sans doute contemplé ces superbes monuments, ces inscriptions pompeuses, ces constructions gigantesques de la pensée et de la gloire humaines qui disent aux voyageurs que Rome fut puissante et que Rome eut des héros ; mais vous avez fait plus que contempler l'humble pierre qui abrite les cendres d'un martyr, vous avez prié sur cette tombe sacrée, vous avez donné une larme à la mémoire du héros du dévouement ; de cette victime d'une sainte croyance.

L'homme qui meurt pour sa patrie est un héros, s'il meurt héroiquement ; l'homme qui meurt pour une cause qu'il croit sainte est encore un héros, si l'héroisme inspire ses derniers moments ; mais l'homme qui meurt pour un principe, pour sa foi, pour sa croyance est mis dans la liste des héros, sans qu'il soit nécessaire de chercher une justification du nom qui lui est décerné, dans la légende de son dernier acte.

Voyez vous même ce que c'est qu'un martyr.

L'amphithéatre des Romains croûle sous le poids de plusieurs milliers de spectateurs ; à la loge impériale apparait un César ; le peuple a frémi et battu des mains ; un jeune homme, encore à la fleur de l'âge, une jeune fille belle et pure comme l'ange, qui voile, de ses ailes, les charmes de sa pudeur alarmée ; ou bien une mère, tenant dans ses bras un enfant de quelques mois, a paru dans l'arène. Un mugissement formidable a répondu

au cri que la foule a fait entendre ; un lion apparait à son tour ; l'œil en feu, la tête altière. D'un bond il se précipite sur sa proie et la dévore sous les applaudissements d'un grand peuple.

Vous assistez aux spectacles des Romains ; le lion, le jeune homme, la jeune fille, la mère et son enfant ; voilà quels sont les acteurs de cette sombre tragédie qui amuse la grande Cité. Le monument que vous contempliez tout-à-l'heure redit les gloires d'un des héros Romains que vous venez d'appercevoir dans la loge impériale ; et l'humble pierre sur laquelle vous avez prié, en vous agenouillant respectueusement, recouvre les cendres d'un de ces héros dont vous retrouvez le nom dans le martyrologe chrétien.

X.

Le clergé catholique a ses martyrs et ses héros comme il a ses orateurs et ses savants ; et souvent vous avez vu un homme sortir des rangs les plus élevés comme les plus humbles de notre clergé Canadien ; se jeter au sein d'une épidémie qui creusa bien des tombes et fit verser bien des larmes parmi nous, et mourir auprès du cadavre livide auquel il avait rendu la vie.

Qui de vous n'a pas parcouru avec une attention et une anxiété fiévreuse les pages ensanglantées de l'histoire de cette hécatacombe humaine qu'on nomme la

Révolution Française? vous avez pu y voir que si le drapeau de la liberté a couvert de son ombre les héros d'une grande armée, il a parfois aussi abrité des lâches et des bourreaux, et que si la France eût à cette époque ses martyrs d'un patriotisme nouveau, elle eut aussi, ses victimes du dévouement et de la fidélité à la royauté et à la foi religieuse.

Tout en applaudissant aux nobles aspirations d'un peuple on ne saurait s'empêcher de gémir au souvenir des actes qui leur servirent de trophée.

L'archevêque d'Arles est traqué par une horde d'égorgeurs, ivres de sang et de carnage ; il peut échapper à la mort qui le menace, mais en sauvant sa vie il sacrifie celle de trente prêtres qui le protégent : proportion injuste pour un homme de cœur. Il marche hardiment au devant de ses bourreaux, devenus ses juges et leur dit : " Je suis celui que vous cherchez et mon sacrifice est fait; mais épargnez ces dignes prêtres ; ils prieront pour vous sur la terre et moi dans le ciel."

Un autre illustre prélat, l'Evêque de Saintes, priait aux pieds des autels pour ses bourreaux qui l'appelaient pour lui faire subir le sort de l'Evêque de Beauvais son ami et son compagnon, victime du patriotisme révolutionnaire. " Messieurs, leur dit-il, en les bénissant, je ne refuse pas d'aller mourir avec mes frères mais une balle m'a cassé la jambe, aidez moi à marcher."

XI.

L'œuvre de la propagation de la foi a jeté sur les plages lointaines, au sein de peuples barbares et cruels des centaines de héros que nous nommons missionnaires et que les sauvages, dans leur langage simple, appellent *robes noires* ; et la modeste offrande que l'enfant dépose entre les mains de son chef de dizaine, dans la poétique œuvre de la Ste. Enfance, conduit au martyr, en les expatriant et en les enlevant à une famille chérie, ces hommes incompréhensibles qui montent noblement sur un échafaud, pour la consolation de verser l'eau sainte du baptême sur le front d'un enfant à moitié dévoré par les pourceaux.

XII.

Voulez-vous voir encore de l'héroisme religieux? voulez-vous admirer l'œuvre d' une grande pensée? Jetez un coup-d'œil sur ce champ de bataille, le canon gronde, les bataillons sébranlent, les bombes éclatent, la mitraille écrase des milliers d'hommes et creusent de larges sillons de sang ; la mort est vomie par des centaines de bouches de l'instrument dont le génie de la guerre a doté l'humanité.

Au premier rang tombe votre père, votre frère, votre ami : vous tremblez ! vous frémissez ! ah ! regardez bien ce carnage ; à travers la fumée, à travers la mitraille, à travers la mort, ne distinguez vous pas cette jeune femme qui, oubliant ses faiblesses, sa frayeur et sa timidité, se penche sur chaque blessé, console son âme, panse ses plaies, soulage ses douleurs et lui parle de sa mère, de son village et toujours avec ces paroles mystérieuses de douceur angélique dont la femme à seule bien le secret ?

Cette femme vous l'avez reconnue, c'est la sœur de charité, c'est l'humble enfant de ces maisons qui, comme celle que nous possédons ici, sont la joie et l'espérance des pauvres et des malades.

Vous parlerai-je maintenant de ces héros du monastère, de ces hommes qui, comme le dit Châteaubriand, " chaque jour bêchent leur tombe" ?

Mais en ne m'arrêtant pas ici je serais trop long et abuserais de la bienveillance que vous prodiguez toujours à ceux qui vous demandant votre attention.

XIII.

Permettez, Mesdames et Messieurs, que je change de scène et, qu'après avoir contemplé l'œuvre héroique d'une pensée religieuse, j'étudie l'héroisme dans la so-

ciété pour arriver ensuite aussi promptement qu'il me sera possible, à l'héroisme dans la famille.

La société vous montrera l'homme d'état, le soldat, l'orateur, le médecin et l'écrivain ; la famille vous présentera à son tour comme sa plus belle et sa plus gracieuse figure, la femme, épouse et mère.

Une société, dans un sens général, se compose de trois êtres distincts qui se complètent mutuellement. L'un demande la liberté, l'autre la conseille en l'offrant épurée du soufle des passions, le troisième l'accorde. Le premier s'appelle le peuple, le second le ministre, le troisième le pouvoir. Voilà l'idéal que je me fais de toute société bien organisée.

Le peuple aspire vers la liberté comme à un droit, comme au bonheur ; être esclave ce n'est pas vivre ; mais la liberté n'est pas la licence ; et voilà la raison d'être d'une autorité, d'un pouvoir qui doit représenter le peuple et par conséquent la liberté.

Mais le pouvoir est par fois éloigné du peuple et souvent vous appercevez de grandes distances, des distances difficiles à franchir, entre le peuple et les abords du pouvoir : dans cette distance vous placez le ministre et alors vous pouvez la franchir sans crainte si le devoir et le patriotisme inspirent ce dernier.

Il est bien vrai que vous vous exposez peut-être à ce que le ministre devienne pouvoir. Mais vous seriez encore plus à plaindre si le pouvoir devenait ministre. Il y a entre ces deux existences une ligne de séparation qui ne s'est jamais brisée impunément pour la li-

berté des peuples. Les sociétés posent toujours leur existence entre deux abîmes qui s'évitent difficilement : l'anarchie et le despotisme ; abîmes que la fable représente, avec un esprit satyrique, dans les classiques *Caribde et Scylla.*

L'homme d'Etat c'est l'âme de la société, c'est le génie qui la protége, c'est l'intelligence qui l'éclaire, c'est la pensée qui l'anime. Il se trouve alternativement dans le ministre et le pouvoir. En France il est dans le pouvoir, en Angleterre il est dans le ministre, ici, il est un peu nulle part et partout. Il est rare qu'il soit concurremment dans les deux, il est rare aussi qu'il s'en rencontre plus d'un dans une génération, au sein d'un même peuple.

L'homme d'Etat s'élève quelquefois jusqu'à l'héroisme, mais il est rare que cet héroisme soit reconnu avant sa mort. Les haines qui ont entourré son existence publique ne disparaissent que sur son tombeau ; il ne reste alors de lui que la grandeur de ses œuvres et l'héroisme de ses idées.

L'homme d'Etat est quelquefois héros, mais c'est quelquefois un traitre ; héros, quand il combat avec la force de son puissant génie contre les ennemis de la patrie, tant contre ceux du dehors que contre ceux du dedans ; traitre quand il prostitue son intelligence au service de la tyrannie et de l'anarchie ; quand il la prostitue pour asservir sa patrie et lui ravir des libertés qu'elle n'a conquises qu'en répandant son sang le plus pur et le plus généreux.

XIV.

L'homme d'Etat s'appuie sur le soldat, la force intellectuelle s'appuie sur la force physique, sur le courage et le dévouement ; l'homme d'Etat donne la liberté au peuple, le soldat en fait la conquête sur le champ de bataille. L'homme d'Etat c'est la pensée, le soldat c'est l'action.

La patrie va périr, l'ennemi est aux frontières, il est puissant et terrible, il s'avance fier et menaçant.

Le peuple est consterné, gémit et implore le Ciel pour sa liberté et son bonheur. La mort est son partage ou les fers son ignominie : ses champs, ses moissons, ses villes, ses temples, son commerce, ses richesses, son existence nationale ; tout est voué à la destruction, encore quelques instants et ce peuple n'existe plus, son nom est rayé du livre des nations.

Un homme sort de la foule, il s'arrache des bras d'un vieux père courbé par l'âge et les infirmités, d'une mère, d'une épouse dont il est le seul soutien, l'unique et suprême ressource ; cet homme saisit la vieille épée de ses ancêtres, illustre trophée de sa famille ; s'élance vers la frontière, fait face à l'ennemi qui foule audacieusemeut le sol de la patrie : lui résiste, l'arrête et le repousse ; il tombe criblé de mille blessures, mais son cadavre est un rempart que l'étranger épouvanté n'ose franchir. C'est un héros ! un laurier ceint son front; la gloire transmet son nom ; et voilà soldat.

Il y a des conditions dans la vie qui sont belles et grandes, celle du soldat est plus que tout cela, elle est héroique. Affronter les périls, verser son sang, marcher à la mort en chantant un refrain du pays ; souffrir la faim, n'avoir d'autre couche qu'un champ de bataille d'autre atmosphère que l'atmosphère de la poudre, n'obéir à d'autre voix qu'à celle de la trompette et du canon, n'avoir d'autre abri que le ciel ; il y a dans tout cela quelque chose de grand, de sublime qui conduit de soi à l'héroisme.

Un général dit à un soldat ; " soldat, tu iras te placer à la tête de ce pont, tu y resteras, tu y mourras, nous passerons".—" Oui, mon Général, " repond le soldat.

Bayard mourant, couché au pied d'un arbre et contemplant le champ de bataille où ses heros tombent en murmurant son nom, répond au Connétable de Bourbon qui s'est jeté dans le parti de Charle-Quint et des ennemis de la France, et qui, voyant mourir un si grand homme, laisse tomber une larme de regret : " ce n'est pas moi qu'il faut plaindre mais vous qui portez les armes, contre votre Roi, votre patrie et votre serment."

Vous connaissez tous le calembourg sublime du brave général Foye : " Je ne connais pas les jeux de la bourse," dit–il à un ministre qui lui reproche d'exposer les intérêts financiers de la France, " je ne joue moi qu'à la hausse de l'honneur national." C'est le même qui disait : " du cœur d'un soldat peut bien sortir la colère mais jamais la traitrise."

A Waterloo l'armée anglaise plie ; la victoire sourit traîtreusement à Napoléon. Appuyé à un grand orme, situé un peu en avant du vieux moulin du Mont St.Jean, Wellington se tient froidement héroïque comme dit un grand écrivain, parlant de Waterloo. Gordon est tombé; les balles, les boulets et la mitraille pleuvent autour du général anglais; Lord Hill lui dit: Milord quelles sont vos instructions et quels ordres nous laissez-vous si vous vous faites tuer? "De faire comme moi répond Wellington."

Le cri de la vieille garde Française retentit encore aux oreilles des vétérans qui l'entendirent. Napoléon est enfermé dans un carré, formé par cette héroïque phalange de braves, la terreur et l'admiration des étrangers. Druot, alors général de brigade, depuis Wagram, est à ses côtés avec Bertrand, Ney, Soult et quelques autres. L'anglais s'avance terrible ; au cri: *rendez-vous!* Le héros de la garde répond: "La garde meurt mais ne se rend pas." Chacun des généraux met la main à l'épée: moment solennel: l'empire croule pour la deuxième fois.

Vous avez pu lire dans l'histoire des guerriers, sous Charles VI, la répartie héroïquement spirituelle, de ce jeune soldat de 18 ans, nommé Boucicaut qui, à la bataille de Rosbecque où les français furent victorieux, s'attaqua à un Flamand d'une taille gigantesque. Le géant, d'un seul coup, fait sauter la hache des mains du jeune soldat et lui dit: "va petit, va te coucher dans ton berceau et reposer sur le sein de ta mère. Les

Français, sans doute, ont faute de gens qu'ils mènent des enfants en bataille." Boucicaut tire sa dague et l'enfonce sous le bras du Flamand qui tombe à la renverse : " Et les enfants de ton pays, dit-il, s'amusent-ils à de tels jeux ? "

" Dans la journée du 5 juin 1831, raconte Victor Hugo, un jeune homme du nom de Jeanne, défendant une barricade, dit à ses amis qui, épuisés de fatigue, demandent à manger : " Manger ! à quoi bon ? il est 3 heures, à 4, nous serons morts ! "

On discute la prise des isles de Lérins, dans cette fameuse guerre que Louis XIII soutint en 1637. Daguerre, dont l'avis est demandé sur cette capture réputée impossible, dit au comte d'Harcourt, commandant-en chef de la flotte française : " si vous me dites que le soleil pénètre dans ces isles, mon régiment saura bien y descendre."

Je n'en finirais pas, Mesdames et Messieurs, si je voulais illustrer cette lecture de toutes les saillies héroïques qu'on rencontre partout en parcourant l'histoire des massacres et des guerres. Il me faudrait parler des Machabées, de ces héros de la Bible ; de la glorieuse légion Thébéenne, de ces dix mille hommes, se laissant égorger, plutôt que d'obéir aux ordres injustes et contraires à la foi chrétienne que leur donne Maximien ; de Beaudoin, Raymond, St. Gilles et St. Louis, de ces héros des Croisades ; de ce Simon de Montfort, le vainqueur des Albigeois, en 1213 ; de Condée, ce grand guerrier chanté par un grand orateur ; du mo-

deste Turenne qui disait après une défaite : "j'ai perdu," et après une victoire : "nous avons gagné"; d'Alexandre avalant la potion préparée par son médecin et dite empoisonnée ; il me faudrait aussi rappeler Léonidas et ses trois cents Spartiates, répondant à Xerxès qui leur demande de livrer les armes : "viens les prendre ;" mais il est temps que je m'arrête dans cette nomenclature.

XIX.

Qu'est-il besoin d'ailleurs, Messieurs, d'aller si loin chercher des actes d'héroïsme ? n'avons nous pas en Canada nos plaines d'Abraham, Carillon, Châteauguay, et St. Denis ? n'avons nous pas nos Champlain, nos Montcalm, nos Iberville, nos Salaberry et nos Nelson.

Oui, Messieurs, nous avons nos gloires nationales ; notre histoire a ses grandes figures comme elle a ses pages remplies de larmes et de deuil.

Si vous voulez ajouter une nouvelle admiration à toutes celles que vous avez déjà pour la femme Canadienne ouvrez l'histoire des premières années de cette Colonie, et vous verrez madame Verchères et sa fille sauver, par leur intrépidité et leur héroïsme, sauver deux fois le fort qui portait leur nom.

Souvent vous rencontrez sur votre chemin des vieillards courbés par l'âge et la misère, nobles et vieux dé-

bris de nos glorieuses légions, de cette illustre phalange qui, en 1812, à Châteauguay, renouvelèrent le drame héroique des Thermopyles. Sous de vieux haillons vous voyez encore briller la médaille des braves, unique et sarcastique récompense que la reconnaissance d'Albion accorde à ses héros.

Je pourrais vous demander avec le Général Foye: "Qui de vous n'en rencontre pas tous les jours qu'une noble pudeur force à cacher sous leurs vêtements délabrés des rubans que leur sang a rougis? qui de vous n'a pas déposé le denier de la veuve, dans les mains mutilées par le fer de l'ennemi?"

Le cri d'indigence, Messieurs, que fait entendre le vieux soldat qui vous demande l'aumône est un cri accusateur, la médaille d'argent qu'il porte sur sa poitrine est un sarcasme sanglant jeté à la face d'une nation qui laisse crever de faim les héros qui se sont fait mutiler pour défendre son drapeau.

Triste émulation que celle qui est donnée au soldat de l'Angleterre, triste récompense promise à ces braves volontaires Canadiens qui se lèvent de toutes les parties du pays, de tous les hameaux, comme de toutes les villes de notre belle patrie, pour défendre des frontières qui se vendent au rabais et à cinquante milles livres sterling dans le Parlement Anglais.

XX.

Le médecin présente un type d'héroïsme qui atteint quelques fois le sublime; type d'autant plus digne d'admiration qu'il est plus modeste. Le médecin comme le soldat combat; mais celui-ci donne la mort, celui-là l'éloigne et la repousse; l'un combat avec le fer l'autre avec la science et le dévouement. Car s'il y a un peu de raison, il y a encore plus de malice, dans cette annonce d'un prêtendu médecin de New-York, qui fesait savoir, avec empressement, au public que pour la plus grande commodité de ses clients, il avait placé son bureau tout près du cimetière.

Le médecin c'est l'ami de la famille, l'espérance d'un père, d'une mère, d'un époux, d'une épouse, d'un frère, d'une sœur, d'un ami qui tremble de perdre un être chéri sur lequel la maladie a empreint de douloureux ravages, que la mort a déjà marqué de son terrible sceau.

Sur le champ de bataille, à côté de la Sœur de charité, que vous admiriez tout à l'heure, vous apercevez le médecin que le dévouement conduit et retient sous la bouche des canons.

Singulier rapprochement ! à côté du soldat qui donne la mort se trouve le médecin qui la combat et la Sœur de charité qui la rend douce.

Peu de professions demandent autant de force d'âme que celle du médecin ; peu aussi, il faut bien l'avouer, exigent autant de désintéressement.

Le médecin est au chevet du moribond avec le prêtre ; comme ce dernier il assiste l'homme à son berceau et à sa tombe.

Dans les épidémies, l'homme de l'art s'élève souvent jusqu'à l'héroïsme ; souvent il tombe victime de son zèle et l'homme qui a sauvé tant de malheureux ne saurait se sauver lui-même.

XXI.

Si vous voulez maintenant, Mesdames et Messieurs détourner vos regards de ces champs de bataille, ou vous n'avez pu admirer l'héroïsme du soldat qu'à travers un nuage de sang et, l'héroïsme du médecin qu'à travers les larmes d'une famille ; si vous voulez reposer vos regards fatigués, portez les sur cette chaire, sur cette tribune ou sur cette puissance qu'on nomme la Presse ; ici vous apercevrez l'Orateur et l'Ecrivain.

La tribune et la presse ; voilà deux grandes puissances qui souvent font et changent les destinées des nations modernes ; qui tour-à-tour rappellent les peuples au devoir et les conduisent aux excès.

L'orateur et l'écrivain atteignent l'héroïsme quand, combattant pour la patrie, ses droits et ses institutions, ils ne craignent pas d'exposer leur fortune et leur vie, au soutien d'une si noble cause. L'oppression menace, la tyrannie fait violence, mais vous voyez un orateur,

vous voyez un écrivain, rester fidèle à son devoir tenir ferme, lever hardiment la tête en face des oppresseurs et soutenir une nation déjà prête à fléchir.

L'éloquence présente différents caractères: il y a l'éloquence sacrée, l'éloquence du patriotisme national et l'éloquence du barreau.

La première a des types parfaits dans un Paul, dans un Tertullien, un Jean Chrysostome et un Bossuet; et la seconde et la troisième, dans un Démosthène, un O'Connell et un Malesherbes.

Le tonnerre de la révolution ébranle et le ciel si pur et le trône si beau de la France. La royauté lutterait en vain, car elle a faibli, un instant. On veut créer un tribunal qui décrétera la mort du roi. Les ministres ont un moment de sublime audace; ils veulent détruire la foudre de la révolution, en détruisant l'assemblée qui la nourrit et la fomente. On menace, Mirabeau saute à la tribune et de sa voix dont l'insolence le dispute à l'éloquence il prononce ces paroles qui font trembler et le roi et ses ennemis: "Allez dire à votre maitre que nous sommes ici par la puissance du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes."

Le sublime devient quelquefois de l'héroïsme; c'est quand, inspiré par une situation qui met en danger sa vie, l'orateur brave et menace cette même situation.

Le clergé Français, outragé et affaibli, se voit ravir une à une toutes les prérogatives qui ont fait sa force en même temps qu'elles ont crée des haines contre lui.

Chasset, digne successeur de Chabrand chargé de faire le rapport du comité anti-ecclésiastique qui décrète le dépouillement du Clergé d'Alsace se présente devant l'assemblée avec sa prévention et sa haine. Les conclusions du rapport reçoivent l'approbation enthousiaste d'une majorité fanatique. Tout est perdu, personne n'ose reclamer ; au pied de la tribune se dresse un échafaud ; cependant l'abbé Maury prend la parole, sa voix tremble mais son cœur est sûr et son dévouement, ferme ; et dans un de ces transports d'héroïsme qui s'emparent de l'orateur comme du soldat : " je ne vous dénonce pas aux tribunaux, dit-il, puisque vous êtes inviolables, mais je vous dénonce à l'opinion qui vous doit une justice exemplaire de votre audace et de vos lâches persécutions. Je vous dénonce à la France entière dont vous profanez la confiance et dont vous déshonorez le caractère national."

C'est le même Orateur qui prononçait ces paroles dans une improvisation sublime qui le fit l'égal de Mirabeau : " Messieurs, il est dangereux de faire des martyrs ; il est dangereux de pousser à bout des hommes qui ont une conscience, des hommes qui sont disposés à rendre à César ce qui appartient à César, mais qui sont aussi disposés à rendre à Dieu ce qu'ils doivent à Dieu et qui en préférant la mort au parjure vous prouveront, par l'effusion de leur sang, que s'ils n'ont pas été assez heureux pour concilier votre bienveillance, ils savent du moins mériter et forcer votre estime."

Belle et noble éloquence, Mesdames et Messieurs, dont

nous chercherions en vain l'écho de nos jours, dans nos enceintes parlementaires, où impunément s'engloutissent et meurent, au gré des exigences d'un parti, les constitutions des peuples avec leurs droits et leurs libertés ?

" Debout sur le sol de la patrie, dit Timon, ayant les cieux pour dôme, la vaste plaine pour tribune, un peuple immense pour auditoire, pour sujet ce peuple, toujours ce peuple, et pour écho les acclamations universelles de la multitude, pareilles au frémissement de la tempête et au roulement des vagues sur les sables et les rivages de l'Océan," le grand O'Connell devient un héros à l'instar du peuple martyr pour lequel il combat.

A la chambre des Communes il regarde en face ses adversaires et les ennemis de sa pauvre et chère Irlande, et leur dit : " Je ne commettrai jamais le crime de désespérer de mon pays : et aujourd'hui me voilà debout dans cette enceinte, vous répétant les mêmes plaintes, vous demandant la même justice que réclamaient nos pères ; mais non plus avec la voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force et avec la conviction que l'Irlande désormais saura faire pour vous ce que vous aurez refusé de faire pour elle.... qu'est-ce qu'une union avec vous ? une union sur des parchemins, eh bien ! nous mettrons ces parchemins en pièce et l'empire sera scindé."

Un jour il dit dans une assemblée publique : " Si, par hasard, le parlement était sourd à nos prières alors nous ferions appel à la nation anglaise et si celle-ci elle-même se laissait aller à d'aveugles prétentions nous

rentrerions dans nos montagnes et nous ne prendrions conseil que de notre énergie, de notre courage et de notre désespoir."

Noble présent des Cieux, Mesdames et Messieurs, qu'un homme qui lutte contre les tyrans de sa patrie et triomphe avec son éloquence seule ; qu'un homme qui, s'il ne saurait arracher ses compatriotes à la mort à laquelle la fatalité semble les avoir voués, ni briser les chaines qui les attachent à leur triste destinée, leur permet du moins de croire que leur nom ne mourra pas entièrement et que leur nationalité n'est pas tombée avec ses derniers héros.

Il y a dans ces paroles de Pagés, l'élève et l'héritier de Benjamin Constant, une indépendance de caractère tellement héroique, que je ne puis résister au plaisir de les citer. "Esclave de toutes les lois justes," dit-il, dans la séance du 13 Mars 1834, en repoussant une loi contre les associations, "ennemi de toutes les lois iniques, entre les persécuteurs et les victimes je ne balancerai jamais ; je ne connais pas de pouvoir humain qui puisse me faire apostasier Dieu, l'humanité, la France ; je désobéirai à votre loi pour obéir à ma conscience."

Le langage a son héroisme dans toutes les classes ; l'éloquence n'est pas exclusive ; elle prête ses armes au pauvre comme au riche, à l'ignorant comme au savant, même vous trouvez dans l'humble demeure du paysan une éloquence sainte et sublime ; sans art mais puissante.

Victor Hugo a peint en quelques lignes, dans *Lucrèce Borgia*, une scène belle par le charme du style et imposante par les paroles héroiques qu'il met dans la bouche d'un de ses acteurs.

Gennaro que se disputent à l'envie l'amour maternel et la mort, est en présence de ces deux tyrans personnifiés dans *Lucrèce Borgia* et dans Don Alphonse, Duc d'Este. Gennaro, ignorant sa noble origine a porté une main sacrilége sur l'écusson de Lucrèce, et, pour satisfaire une haine insensée, est devenu sacrilège en profanant le nom de sa mère qu'il ne connaissait pas.

Lucrèce Borgia demande à Don Alphonse la mort de l'audacieux qui a touché à l'honneur de ses armes, et à peine le Duc a-t-il signé l'acte qui doit ouvrir une nouvelle tombe que la mère infortunée reconnait son fils dans celui qui va mourir.

Gennaro parait devant ses deux bourreaux.

Lucréce le supplie,au nom de sa mère, de sauver sa vie par un mensonge ;“ dites un seul mot, il vous rend à la liberté au bonheur, et à vos amours,” lui dit-elle.

Gennaro lève fièrement la tête et quand le Duc lui demande si c'est lui qui est le coupable, il répond avec une héroïque grandeur : “ Duc Alphonse, les pêcheurs de Calabre, qui m'ont élevé et qui m'ont trempé tout jeune dans la mer pour me rendre fort et hardi, m'ont enseigné cette maxime avec laquelle on peut risquer sa vie, jamais son honneur ; “ fais ce que tu dis, dis ce que tu fais.” Duc Alphonse, je suis l'homme que vous cherchez.”

XXII.

Comme la tribune Française, Mesdames et Messieurs, la tribune Canadienne a eu ses héros. Les pages de notre histoire sont richement illustrées, des paroles héroiques que prononcèrent dans les mauvais jours de notre existence nationale, les défenseurs de nos droits : les Bédard, les Lafontaine, les Morin et les Papineau. Le nom de ce dernier restera longtemps après sa mort dans le souvenir des cœurs patriotiques qui aiment à sa rappeler nos grands hommes ; et, malgré les dissidences qui ont pu s'élever plus tard entre sa manière de penser et celle d'autres hommes, ce serait être aveugle ou injuste que de contester à l'Honorable Louis Joseph Papineau les titres qu'il possède à l'estime et à la vénération de ses compatriotes. C'est une belle figure nationale, un beau type d'orateur et de patriote, c'est un de nos hommes publics qui a fait le plus pour la conservation de cette belle nationalité française dont nous sommes si fiers, de cette belle langue que nous parlons avec tant de bonheur, de cette foi que nous nous faisons gloire de professer.

Il y aurait de belles pages à couvrir avec les paroles héroiques que nos grands hommes prononcèrent en ces jours de deuil national, où une nation puissante, oubliant l'honneur de sa parole et les serments des traités, cherchait à bannir la langue française des enceintes parlementaires, et à ravir les derniers lambeaux des

libertés d'un peuple qui avait versé son sang sur le champ de bataille, à côté de l'anglais, pour la défense d'un drapeau vainqueur devenu le drapeau d'un oppresseur. Les fameuses 92 résolutions dont la pensée est attribuée au chef du parti national et, la rédaction à l'écrivain de ce noble parti, Monsieur le juge Morin, m'apparaissent comme le plus beau monument de l'héroisme de nos hommes publics de cette époque malheureuse. (1)

Le docteur Nelson, dont la tombe vient à peine de se fermer, est un de ceux dont la conduite fut la plus noble et la plus courageuse et dont la parole fut la plus héroique. Le vainqueur de St. Denis était encore en Chambre en 1849, quand vint la question du Bill d'indemnité. La discussion fut vive, acerbe ; on alla jusqu'à prononcer le mot de TRAITRE. Ici le noble vieillard se leva et prononça ces paroles énergiques qui respirent la colère d'un brave se sentant outragé : " Ceux qui appellent mes amis et moi TRAITRES en ont menti par la gorge ; et ici et partout ailleurs, je me porte responsable de cette assertion. Mais, Monsieur l'Orateur, si aimer ma patrie presqu'autant que moi-même, si être ardemment attaché à la couronne d'Angleterre et à notre glorieuse Souveraine est un crime de haute

(1) Ce grand citoyen repose dans la tombe depuis quelques jours. La mort de l'honorable Monsieur Morin a causé un deuil public car elle a enlevé au pays une de ses plus belles illustrations.

trahison, alors je suis un traître et un rebelle. Je dirai à ces messieurs, je leur dirai à leur face, que ce sont eux et leurs semblables qui amènent les révolutions, qui renversent les trônes, trainent les diadêmes dans la boue et détruisent les dynasties. Ce sont leurs vils actes qui soulèvent les peuples et les poussent au désespoir. Pour ce qui est de mes grandes pertes, faites de gaieté de cœur comme elles l'ont été, gaiement je les abandonne et ne fais aucune réclamation pour elles ; mais je fais un appel auprès de vous afin que vous payiez les propriétés que vous avez détruites dans mes mains ; pour moi je suis heureux, car j'ai la confiance qu'avec la protection de la Providence, je pourrai encore vivre honorablement avec mes propres ressources, payer mes dettes, tout avancé en âge que je suis. Mais il y a des centaines de personnes dont les espérances sont moins encourageantes que les miennes, dont le seul crime fut d'avoir eu confiance en l'homme qu'ils aimaient ; indemnisez ces pauvres malheureux, je ne demande rien de plus."

Un de nos meilleurs écrivains Canadiens s'est montré héroiquement courageux dans ces jours, où une parole patriotique était punie par la mort ou par l'exil : je veux parler de ce vétéran de la presse canadienne qui, en 1837, tenait la plume éditoriale du *Canadien*, cette, gloire de notre journalisme. "Canadiens, disait-il, on travaille à vous forger des chaînes ; il semble que l'on veuille vous anéantir ou vous gouverner avec un sceptre de fer. Vos libertés sont envahies, vos droits

violés, vos priviléges abolis, vos réclamations méprisées, votre existence politique menacée d'une ruine totale...... Voici que le temps est arrivé de déployer vos ressources, de montrer votre énergie et de convaincre la mère-patrie et la horde qui depuis un demi siècle vous tyrannise dans vos propres foyers, que si vous êtes sujets, vous n'êtes pas esclaves."

Il y a une grandeur héroique dans les dernières paroles du brave chevalier de Lorimier qui restent comme un sarcasme jeté à la face de ses bourreaux. Il termine ainsi son testament politique qu'il laisse comme un dernier souvenir à sa patrie : " Quant à vous, mes compatriotes, puisse mon exécution et celle de mes compagnons d'infortune vous être utile. Je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais j'ai voulu partager mon temps entre mes devoirs religieux et mes devoirs envers mes compatriotes. Pour eux je meurs sur le gibet de la mort infâme du meurtrier : Pour eux je me sépare de mes jeunes enfants, de mon épouse chérie : et pour eux je meurs en m'écriant : vive la liberté ! vive l'indépendance ! "

Noble et saint héroisme, messieurs, que celui d'un homme, qui monte fermement sur un échafaud et donne généreusement sa vie pour le salut de sa patrie opprimée.

Comprenez-vous ce qui donne assez de force à un homme qui se sent fort et jeune, qui a une femme, des enfants et des amis, ce qui lui donne assez de force pour monter de lui-même sur un échafaud, sans que ses

bourreaux le soutiennent, sans que ses forces le trahissent?

Nous chercherions en vain l'explication de ce mystère étrange, de ce phénomène de courage humain, si nous n'avions pas, dans notre jeunesse, sur les genoux de notre mère, entendu l'histoire sublime du divin héroïsme du calvaire. La croix est une inspiration comme elle est une force: elle a fait vaincre Constantin; elle a soutenu les martyrs de notre nationalité comme elle avait inspiré les martrys de la foi chrétienne.

Je ne puis passer à la dernière partie de ma lecture sans dire un mot de ces hommes héroïques que l'on aperçoit dans toutes les villes, au milieu d'un incendie; de ces braves pompiers qui exposent si généreusement leur vie pour sauver la fortune et la propriété de leurs concitoyens.

Et sous ce rapport, Messieurs, je crois que St. Hyacinthe peut se glorifier de son organisation de pompiers; nos braves compagnies nous ont prouvé, en maintes occasions, ce que le courage et le dévouement pouvaient leur inspirer.

XXIII.

Parler de la femme, Messieurs, c'est être assuré d'avance d'être compris de l'homme; parler de sa beauté c'est parler d'une puissance dont les plus jolies de nos

faiblesses rendent volontiers témoignage, parler de sa constance, c'est, peut être, toucher une corde délicate et éveiller des souvenirs où il pourrait bien y avoir un peu d'amertume, comme c'est peut-être s'exposer à quelques uns de ces regards suppliants qui n'admettent pas de résistance ; mais parler de l'amour de la femme, de la beauté de ses sentiments, de la grandeur de son dévouement, de la sublimité de son héroisme : c'est prévenir toute critique ; c'est aller au-devant de toute contradiction. L'amour de la femme, comme épouse et comme mère, est un type d'héroisme que nous pouvons plus admirer que comprendre ; l'amour de la femme flatte toujours, même quand il rend victime d'une trop grande confiance.

En arrivant à cette dernière partie de ma lecture, je sentirais rigoureusement la nécessité de m'excuser auprès de mes aimables auditrices pour ne parler d'elles qu'en dernier lieu, si je n'espérais avoir une justification dans la coutume que chacune de vous, Mesdames, met en pratique avec tant de grâces, de ne présenter, à ses hôtes, que les derniers de tous, les fruits les meilleurs et les plus suaves.

Si cette excuse ne me justifiait pleinement, je serais forcé de recourir à un procédé rigoureux de recuser les juges que je me choisissais au commencement, et de demander protection à mes co-hommes qui, j'en suis sûr, me pardonneraient volontiers, d'avoir gardé pour la dernière, la plus belle fleur que l'héroïsme puisse leur présenter.

" Les femmes dans leur faiblesse " dit Dainville, l'auteur des *Beautés de l'Histoire du Canada*, " les femmes trouvent souvent en elles un courage, une résignation, une patience dont serait fier le sexe dominant, le sexe de la force et de la guerre............tout ce qui est dévouement, sacrifice, héroïsme est facile aux femmes plus irritables et plus sensibles."

Il y a de l'héroïsme dans les douleurs comme dans l'amour de la femme ; elle " si faible, si fragile, qu'un léger souffle l'agite comme la liane sur sa tige " résiste avec une force qui étonne, avec une persistance qui vous fascine, avee un héroïsme qui vous transporte, aux souffrances, à l'abscence, à la misère même quelque fois."

Et, contraste singulier ! caprice incompréhensible d'une belle nature ! dans les petits chagrins ; la femme pleure, gémit et souffre, dans les grandes douleurs elle s'exhaltera jusqu'à l'héroisme. Refusez à votre femme un cachemire, un ruban, un diamant, vous la ferez pleurer ; que la misère lui refuse les choses nécessaires à la vie, quelque fois le pain, vous la verrez se redresser en face de l'infortune et lui refuser ces larmes dont un rien l'a trouve si prodigue.

La mort, le temps et l'inconstance font souvent une héroïne de la jeune fille et de la femme.

Proud'hom, parlant, dans son étude analytique des forces morales de la société, parlant de la femme, de celle " que l'univers adore, que l'enfance ne peut regarder sans extase, la vieillesse, sans regrets," dit : " Je

me souviens d'avoir vu dans le frontispice de je ne sais quel livre d'érudition, une vignette représentant Hercule avec ces mots : *Labore et constantia.* Oui, l'homme a la force ; mais cette constance dont il se vante en sus, il la tient de la femme. Constance, patience, longue espérance, sont surtout la vertu des faibles, c'est leur force. L'homme dans l'adversité d'abord s'irrite, bientôt se rebute ; la femme pleure et dans ces pleurs de la femme il retrempe son courage. Par elle il est donc constant et apprend le véritable héroisme. A l'occasion elle saura lui donner l'exemple : alors elle sera plus sublime que lui, l'amazone l'emportera sur le héros car elle est la force dans la faiblesse :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

L'opinion de cet écrivain, sur la constance des femme, les venge d'une épithète désagréable que les hommes leur présentent souvent dans ces moments où la déception les rend injustes.

L'amour de la femme porte un cachet de tel grandeur qu'elle fera volontiers pour celui qu'elle aime les sacrifices les plus pénibles, les plus douloureux ; vous la verrez sacrifier tout : parents, amis, richesse et quelque fois même jusqu'au bonheur.

Voyez la femme dont un accident, un revers de fortune a plongé le mari du sommet du bien être dans la plus extrême des misères ; elle qui aurait besoin de force et de consolations, en distribuera à tous ceux qui l'entourent, c'est elle qui consolera la famille ; c'est elle qui séchera les larmes qu'elle voit verser autour d'elle.

La femme n'a alors de pleurs que pour elle-même, pour ceux qu'elle aime elle n'a que le sourire, l'espérance, le bonheur.

Quand la femme aime c'est en héroïne qu'elle le fait. Pas de craintes ; ses caresses seront vraies comme sa beauté : c'est que la femme, voyez-vous, loyale elle-même, croit toujours confier son amour à l'honneur et à la loyauté.

Voyez l'héroïsme de cette femme qui est obligée de subvenir elle-même, par son travail seul, aux besoins de sa famille dont le chef croupit dans la paresse et la débauche. Ce malheureux reviendra à la maison ivre et brutal ; il deviendra même lâche au point de lever une main sacrilége sur cet ange qui aura, pourtant encore, un sourire à donner à cet être dégradé. Et si vous pénétrez dans le cœur de cette femme vous y trouverez un reste d'amour pour celui qui l'a outragée.

L'amour c'est la vie entière des femmes ; c'est toute la femme : or l'amour c'est un héroïsme.

" Excepté Dieu, a dit Leroux, l'amour est la plus grande chose qui ait un nom dans la langue humaine et la plus sainte et la plus intelligible en son mystère infini. L'amour est l'essence de la religion, de la société."

La femme est grande surtout par le cœur ; elle est faite pour aimer, ajoutons, qu'elle est surtout faite pour être aimée. La femme n'est pas faite pour les dangers, pour payer de sa personne sur un champ de bataille ; elle n'a pas d'ennemis à combattre ; les femmes

n'ont d'autre guerre à subir que celle quel'on fait à leur cœur. Et si la résistance est de l'héroïsme, certaines femmes sont de grandes héroïnes dont les victoires ont quelque fois couté bien des larmes.

" L'Histoire, dit Belouino, dans son incomparable ouvrage intitulé " La Femme," l'histoire a bien inscrit dans ses fastes les belles actions et les glorieux faits d'armes de quelques héroïnes qui s'élèvent pour quelques instants au-dessus de la faiblesse et des susceptibilités de leur sexe, étonnant par leur bravoure et leur intrépidité. Les faits sont exceptionnels et prouvent que l'enthousiasme fait parfois des miracles ; mais ils n'établissent point que la femme soit faite pour la guerre et les combats ; c'est sur un autre terrain qu'elle montre son courage. "

" L'amour des mères, continue le même auteur, est le seul peut-être que rien n'efface, pas même la honte, pas même le crime ; et quand un malheureux, déshérité d'honneur, couvert de mépris, flétri de condamnation, jette un regard dans son passé et voit avec horreur, avec effroi le vide qui s'est fait autour de lui, un rayon consolateur brille dans cette obscurité ; c'est l'amour de sa mère qui plane encore sur lui comme l'ange gardien du pécheur ; elle est là la pauvre mère, voilée de douleurs et pénétrante des méfaits de son fils. Elle seule est entre lui et son Dieu qu'elle implore."

Parler de l'amour maternel, Mesdames et Messieurs, c'est éveiller bien des souvenirs, doux souvenirs, souvenirs du jeune âge ! Quel est celui en effet qui n'ai-

me pas à se rappeler ces tendres caresses, ces sourires divins qu'une mère, amoureusement penchée sur un berceau, donnait à ses premières ans ?

Je ne puis m'empêcher de rappeler un trait qui montre que si la femme est héroique dans son amour pour ses enfants, elle sait quelque fois s'élèver jusqu'à la hauteur des sacrifices les plus difficiles à son cœur de mère, en immolant sur l'autel du patriotisme les sentiments les plus sacrés. En ouvrant les annales de la dernière révolution d'Italie vous voyez la marquise de Pimodan, à la nouvelle de la mort de son mari, s'écrier, en saisissant son jeune fils : "Toi aussi, mon fils, tu seras soldat."

Je n'ai plus, Mesdames et Messieurs, qu'à vous remercier de votre accueil bienveillant ; avec ce remerciment, je dois vous demander pardon pour la longueur un peu inquiétante de cette lecture, en vous priant d'accepter pour excuse, qu'elle avait été préparée pour une circonstance où elle devait occuper seule l'attention.

Je pourrais peut-être vous dire, comme bonsoir, que si j'avais à recommencer ma lecture, j'aurais soin d'ajouter dans la liste des héroïsmes, celui dont vous avez fait preuve ce soir : l'héroïsme de l'attention.

LA PATRIE.

—oo—

M. LE PRÉSIDENT, MESDAMES ET MESSIEURS.

I.

Un axiôme plus ancien que moi, dit avec beaucoup de vérité que "chacun parle de ce qu'il aime." Si l'adage ajoutait : " et l'on en parle surtout aux personnes que l'on aime," il rendrait parfaitement ma pensée favorite du moment et exprimerait délicatement ce que je ressens et pour le sujet que mon cœur m'a fait choisir et pour l'aimable auditoire devant lequel ma bonne fortune m'a conduit ce soir.

En choisissant *Patrie et patriotisme* pour sujet, mon compagnon et moi, nous avons obéi à une inspiration du cœur, bien naturelle à deux jeunes gens, comme en venant vous offrir cette lecture, nous avons cédé, tous deux, avec un véritable plaisir, à la gracieuse invitation qu'avaient daigné nous adresser messieurs de la chambre de lecture d'Acton-Vale.

Je traiterai la première partie du sujet, c'est-à-dire *La Patrie* ; et mon ami, M. Letendre, un des collaborateurs de l'*Union Nationale*, dont un bon nombre d'entre vous ont pu, plus d'une fois, lire les écrits pleins de verve et de sentiments, et que l'aimable auditoire

me permettra de lui présenter, traitera la seconde partie, c'est-à-dire du *Patriotisme.*

Je ne vous cacherai pas, mesdames et messieurs, que le sujet que j'ai choisi aurait demandé des aptitudes plus heureuses que les miennes pour être bien traité, et aurait exigé, pour être donné d'une manière convenable, plus de temps que je n'en avais à ma disposition, des études particulières ayant pris, depuis un an, tous mes instants.

Cependant je n'ai pas cru devoir décliner l'honneur qui m'était fait, et d'ailleurs je me sentais très-heureux de venir, à l'occasion des fêtes, serrer la main aux amis que je me flatte d'avoir dans les townships de l'Est. La marche que je suivrai, en traitant mon sujet, sera un peu capricieuse, à peu près comme le cœur d'un jeune homme. Je n'ai voulu ni me fatiguer ni fatiguer mon auditoire en suivant un ordre particulier et systématique. Toutefois, tout en émancipant l'imagination, j'aurai soin de rester respectueux pour des règles que je ne saurais méconnaitre sans m'exposer à des écarts que je tiens à éviter.

J'ajouterai, pour terminer les explications que je crois devoir donner en commençant, que j'ai choisi *La Patrie* de préférence à tout autre sujet, pour deux raisons qui me sont tout-à-fait personnelles. D'abord parce que ce sujet demande plus de cœur que d'esprit, et que j'ai plus de l'un que de l'autre à ma disposition et ensuite, et surtout, parce que, d'après un axiôme philosophique, la partie est comprise dans le tout, et

que je savais qu'en parlant de la patrie j'aurais à parler de la plus belle moitié de ses habitants, pour laquelle mon cœur m'a toujours commandé d'avoir beaucoup de patriotisme.

Je dirais volontiers, mesdames, avec un spirituel écrivain qui me volait une idée il y a près d'un siècle, alors pourtant que j'étais bien pauvre d'idées, que la patrie est mon premier amour. La patrie, en effet, c'est un nom que l'enfant comprend et murmure bien jeune. Trois noms, mesdames, répondent au premier sourire de l'enfant et entourent son berceau d'un triple rayon d'espérance, d'amour et de foi, ces trois noms, ils sont sacrés à tout âge, mais ils sont surtout bénis par les lèvres de l'enfant ; ces trois noms sont Dieu, Mère, Patrie.

L'amour de la patrie est un des premiers sentiments qui trouvent un écho dans le cœur de l'homme ; ce sentiment, il trouve place et résonne dans l'âme si pure et si belle de l'enfant, à côté de cet autre sentiment, si noble et si vrai, que les sourires et les caresses d'une mère, se penchant amoureusement sur son berceau, inspirent et grandissent : le sentiment de l'amour filial.

Tant il est vrai de dire, Mesdames, que la femme, avec Dieu et la Patrie a les prémices du cœur de l'homme et qu'un des premiers sentiments de l'âme est pour cet ange, revêtu d'une forme humaine, que Dieu a donné à l'homme pour charmer ses ennuis et le conduire quelquefois sur les rives enchantées du bonheur.

Dieu, Mère et Patrie : voilà les trois amours de l'enfant ; et qu'elles sont belles ces amours, qu'elles sont saintes dans le cœur de l'enfant qui sourit pour la première fois du sourire de l'intelligence et du cœur et à qui Dieu inspire un premier sentiment d'amour pour son créateur, pour celle qui, oubliant ses douleurs, sourit à son berceau, et pour la terre natale, pour le ciel et le soleil de la patrie.

II.

Mais qu'est-ce donc cette patrie dont le nom fait sourire l'enfant au berceau et qui fait vieillir le savant dans l'étude et dans des recherches qui doivent faire sa gloire ? Qu'est-ce que cette patrie dont le nom fait voler, au premier cri d'alarme, le jeune homme comme le vieillard, sur la frontière, pour la défendre et la protéger, pour laquelle les héros sont heureux de donner leur sang sur le champ de l'honneur ?

Ce que c'est que la patrie ? Demandez à l'oiseau ce que c'est que le nid qu'il a construit avec amour et dans lequel sa compagne a réchauffé ses petits ; demandez à l'homme ce que c'est que le toit qui le vit naître et grandir ; demandez à l'enfant ce que c'est qu'une mère; demandez à votre cœur, demandez à vos souvenirs pourquoi l'enfant pleure quand il ne voit pas sa mère,

quand il n'est pas dans ses bras, qu'il ne repose pas sur son sein ?

La patrie, c'est le sol natal, c'est l'héritage que le ciel donna à nos ancêtres et qu'ils nous transmirent après avoir combattu longtemps, et même quelque fois après être morts, pour nous le conserver.

La patrie, c'est le village natal avec son église et sa cloche au son argentin ; c'est le vieux toit qui abrita notre enfance, qui reçut notre premier soupir et le dernier soupir de notre aieül ; la patrie, c'est la campagne qui fut témoin de nos jeux enfantins ; c'est le grand chêne de la colline, témoin muet de nos premières amours ; ou bien le ruisseau limpide, descendant de la montagne voisine, au doux murmure duquel souvent nous nous sommes endormis et dont les rives poétiques retentissent encore du chant plaintif de l'oiseau demandant son nid et ses petits que le vent avait dispersés. La patrie, c'est le passé avec tout le charme de ses souvenirs, l'avenir avec ses craintes et ses douces espérances. La patrie, c'est la famille avec ses joies si pures et si innocentes, c'est le souvenir d'une mère avec ses caresses si tendres, avec ses douleurs et son amour. La patrie, c'est le souvenir d'une sœur au sourire angélique, le souvenir d'un frère avec son amitié si vraie ; c'est le souvenir d'un père avec sa douce sévérité. La patrie, c'est encore le souvenir de la femme aux pieds de laquelle l'on déposa, jeune encore, les aveux d'un premier amour, qui reçut les premiers serments d'un cœur encore pur. La patrie, c'est la terre

qui garde les dépouilles chéries de ceux que nous avons aimés, dans le sein de laquelle dort la sainte génération de nos aieux.

Oh ! laissez-moi réciter une page admirable d'un livre toujours admiré, écho des nobles et pieux sentiments de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme.* " Les dimanches et les jours de fête, dit-il dans ce langage qu'on peut plutôt admirer qu'imiter, j'ai souvent entendu dans les grands bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie qui marquèrent les premiers battements de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir ! "

La patrie, mesdames et messieurs, c'est la liberté, et la liberté bien entendue, c'est le bonheur. Il n'y a pas de patrie sans la liberté et si l'amour de la

patrie survit aux institutions qui la rendaient heureuse, c'est que le tombeau d'une mère ne renferme pas tout ce qu'était cette mère lorsqu'elle habitait parmi les humains. Sur la tombe fraîchement recouverte une main pieuse a planté une croix et un saule-pleureur, double gage de deuil et d'espérance ; et souvent, sur la pierre froide du cimetière s'agenouille un époux, un fils, un amant dont les larmes arrosent la tombe que la mort ou la main d'un assassin a creusée. Et les ombres de la nuit et les feuilles de l'arbre qui pleure, et les ombres du champ des morts pourraient redire aux vivants les soupirs qu'il ont entendus au milieu du silence mystérieux des tombeaux.

Et quand les larmes ont cessé de couler, que celui qui pleure se relève de son prie-Dieu mortuaire, un cri de rage et de désespoir sort de sa poitrine. Dans son cœur torturé par la douleur il maudit l'assassin, il essuie une larme furtive, une dernière larme qui s'était glissée sous sa paupière d'où partent des éclairs, et il murmure ce mot fatal : vengeance !

Et ce mot est synonime de révolution, quand celui qui l'a prononcé s'est agenouillé sur la tombe des institutions de sa patrie, ce mot est un signe de ralliement ; et, alors, malheur aux oppresseurs, malheur aux traîtres : la patrie va être vengée !

Et l'Histoire alors ne s'écrit qu'avec le sang du peuple ; des légions de martyrs de la cause nationale sortent des tombeaux des morts ; voilà l'histoire de bien des persécutions politiques ; voilà entr'autres

l'histoire de la Pologne, de cette patrie de héros qui luttent depuis des siècles pour la conquête des libertés passées que leur ont ravies, lambeau par lambeau, les tyrans qui règnent sur les glaces de la Sibérie. Voilà l'histoire, messieurs, de tous les peuples que l'on veut faire mourir en leur enlevant les institutions nationales qui fesaient leur force et leur grandeur.

III

Mais, abandonnons le vague de la sphère des généralités, et, jetant notre regard sur le sol américain, parlons de notre patrie à nous, Canadiens-Français, parlons de cette noble terre du Canada que les luttes ont rougie du sang de nos martyrs et dont les conquérants nous apparaissent, dans la splendeur de l'Histoire, avec les Jacques-Cartier, les Champlain, les Montcalm, les Salaberry les Bédard et les Papineau, comme des héros de vertus patriotiques et militaires.

Du 64o au 84o longitude ouest et du 42o au 55o lattitude s'étend un vaste territoire, un pays immense formant à lui seul une superficie de 360,000 milles carrés, c'est-à-dire une superficie si grande qu'elle n'est dépassée que par un seul pays de l'Europe, la Russie.

Les deux peuples qui se partagent cette vaste étendue de terre et qui forment réunis une population de

3 millions d'hommes, sont entrés, depuis quelques années, dans une telle voie de progrès rapide et heureux qu'il est facile à l'œil de l'observateur attentif de prévoir la grande, la belle, la noble destinée que la providence ménage à ces peuples, dans cette partie du monde civilisé.

Un sol riche et fertile, un fleuve immense, de grands et superbes lacs, d'innombrables canaux, des chemins de fer, des télégraphes qui transmettent la pensée aussitôt que conçue, un commerce abondant et sans cesse croissant, des mines de toutes sortes qui offrent à l'industrie publique d'inépuisables ressources et aux fortunes privées de grands revenus ; de grandes et de riches cités splendidement bâties, des campagnes arrosées en tout sens par de belles et riantes rivières qui y portent la fertilité et l'abondance ; de majestueuses montagnes sur le sommet desquelles l'œil peut admirer avec orgueil toutes les richesses nationales ; voilà le Canada tel qu'il est aujourd'hui, habité par les descendants de deux races qui, après s'être disputé en Europe, pendant des siècles, l'empire du monde, finirent par se le partager et consentirent à régner ensemble sur des dépouilles conquises en commun, par le génie de la diplomatie et des combats.

Le Bas-Canada, plus grand que sa Province-sœur a une superficie de 210,000 milles carrés avec une population d'un million et demi. A lui seul il est plus grand que la France, la mère-patrie des deux tiers de ses habitants, qui, avec une superficie de 200,000 milles

carrés seulement donne la gloire et la vie à 37 millions d'habitants. Ces chiffres comparatifs donnent une idée de ce que le Bas-Canada peut être dans l'avenir, si, grandissant à l'ombre d'un drapeau protecteur, les descendants des héros des plaines d'Abraham, de Carillon et de Châteauguay savent tenir les vainqueurs en respect, conserver intact le précieux et noble dépôt des institutions nationales et maintenir fermement les droits constitutionnels et politiques, conquis sur les champs de l'honneur et consacrés par les serments et la foi des traités.

Traversé dans toute son étendue par un fleuve-roi qui inonde de ses eaux plus de la motié du continent américain et qui, après avoir été tour-à-tour rapide et cascade, lac et étang, finit par former à lui seul, en se réunissant à l'océan, une vaste mer aussi étendue que certaines mers intérieures de l'Europe ; traversé par des réseaux de chemin de fer et de fil télégraphique, parcouru en tout sens par des rivières navigables qui portent l'abondance dans les plaines qu'elles arrosent et fertilisent et donnent au commerce, avec les canaux, résultat de notre industrie, un débouché sûr et prompt, le Bas-Canada fait depuis longtemps l'envie de la république voisine qui se consolerait volontiers de la perte qu'une résistance héroique semble devoir lui faire subir, si elle pouvait se permettre l'espérance de voir s'accomplir un rêve de conquête, tentée vainement en 1775, au pied de la citadelle de Québec et en 1812 dans les mémorables campagnes de Châteauguay.

Montréal, rivale pendant quelques années de sa sœur ainée Québec, et depuis longtemps victorieuse de la lutte et métropole du commerce canadien, Montréal a pris place aujourd'hui parmi les cités les plus importantes de l'Amérique du Nord et fait le légitime orgueil du Bas-Canada dont elle représente la prosperité et la richesse nationales.

Québec est le Gibraltar de l'Amérique et la ville des souvenirs et des grandeurs militaires. C'est dans son sein que naquirent et vécurent les premiers héros Canadiens, comme c'est sous ses murs, à l'ombre de ses vieilles tours, que nos pères combattirent si vaillamment, vainquirent les puissants ennemis et tombèrent avec gloire, ensevelis dans les plis ensanglantés du noble drapeau à fleurs de lys.

Bien belle est notre Histoire, mesdames et messieurs, glorieux sont nos souvenirs ; et quand, après avoir consulté le passé, nous reportons nos regards vers l'avenir, nous ne pouvons qu'espérer pour la patrie, sûrs que nous devons être qu'un peuple de héros ne meurt pas.

IV.

En parlant des richesses de la patrie, je manquerais à la justice et à la vérité si je ne m'arrêtais pas un instant pour contempler avec vous la belle position qu'occupa Acton-Vale dans ce pays et dire les légiti–

mes espérances que ses richesses minières donnent à la patrie commune.

Quand je me transporte en arrière et que je consulte mes souvenirs, il ne me faut pas aller bien loin pour trouver Acton-Vale pauvre et modeste, n'ayant qu'une chapelle, qu'une pauvre gare de chemin de fer et quelques rares habitations pour toute richesse.

Mais un jour de prospérité s'est levé radieux pour Acton ; le pays entier jeta sur ces richesses longtemps inconnues des regards de surprise et d'orgueil ; nos voisins et l'Europe s'émurent au récit des merveilles que cette nouvelle Eldorado promettait et, en quelques mois, Acton devint une des places les plus importantes du Canada, voire même de l'Amérique. De riches habitations remplacèrent les premières cabanes des colons ; des hommes industrieux et intelligents apportèrent à Acton leur énergie et leur courage, d'aimables familles formant une société d'élite, vinrent s'y établir, le pauvre eut du travail et du pain, des étrangers expérimentés dans la science des mines donnèrent une impulsion nouvelle à l'exploitation du minerai, et le voyageur qui passa ici, pour la premiére fois depuis trois ans en 1864, eut peine à reconnaître le beau village, déjà riche et prospère, qui avait remplacé le modeste hameau qui s'élevait quelques années auparavant sur une terre encore inculte.

Les habitants d'Acton viennent de donner une nouvelle preuve de leur esprit d'entreprise et leur vénérable pasteur une marque éclatante de son zèle, en

donnant naissance à une institution bienfaisante confiée aux soins de ces anges de charité et à ces modèles de vertus qui répandent partout où elles sont les avantages de l'instruction et les charmes de l'éducation. Je ne saurais oublier de mentionner ici l'institution littéraire et scientifique que les hommes les plus intelligents d'Acton-Vale viennent de fonder et sous le patronage de laquelle mon compagnon et moi nous sommes heureux de lecturer ce soir. L'on me permettra d'offrir mes vœux sincères pour le succès de cette institution et pour que, débarrassée de toute difficulté, elle grandisse et prospère avec ses fondateurs.

Aucun ne saurait dire les secrets de l'avenir, mais, à coup sûr, je ne crains pas de recevoir un démenti, en disant qu'Acton-Vale est appelé à jouer un rôle important dans ce pays ; et que, sous la direction intelligente du magistrat distingué que je suis heureux de voir au milieu de cet auditoire, Acton ne peut manquer de prospérer et de grandir comme il a prospéré et grandi alors qu'il avait à sa tête un autre digne magistrat, qui en a justement été appelé le père et le fondateur.

La destinée d'Acton-Vale est intimement liée à celle de ses voisins de Roxton-Falls et de St. Ephrem d'Upton dont l'intelligence et l'activité ont tant contribué à augmenter l'importance des townships de l'Est si riches et si pleins de légitimes espérances.

Roxton a grandi rapidement lui aussi ; et il n'y a pas encore bien longtemps que, colon d'un jour, la cognée à la main, me reposant des fatigues de l'étude, durant

mes vacances, j'abattais quelques-uns des arbres des forêts d'Upton, à l'endroit où devait s'élever plus tard une maison dans laquelle, avec un bon nombre d'entre vous, j'ai passé de bien agréables moments, au milieu de ces joies que l'amitié seule sait faire goûter.

L'avancement de cette localité, comme celui des localités voisines, subit en ce moment une de ces crises difficiles qui, en diminuant l'exploitation première du minerai et en réduisant le travail de l'ouvrier, affaiblit les ressources du commerce et de l'industrie. Mais les causes de ce malaise vont disparaître bientôt et quand elles auront disparu l'on verra renaître ici la prospérité première ; les richesses que renferment ces localités seront utilisées et l'on pourra alors voir les townships de l'Est, ayant Acton-Vale pour centre, grandir avec la rapidité que leurs immenses ressources ne peuvent manquer de leur imprimer. Toute cette partie du pays a un grand avenir, car elle est riche ; il ne faut que jeter un coup-d'œil sur toute la campagne d'alentour pour se convaincre de cette vérité. Un peu de persévérance et bientôt Acton reprendra, avec les localités voisines, sa prospérité première ; et, devenu le chef-lieu d'un grand et beau comté, grandira avec les villages voisins qui prendront la position industrielle et commerciale que leurs richesses semblent devoir leur promettre.

V

Mais la patrie n'est pas seulement le sol qui nous a vu naître et la terre qui renferme les cendres de nos pères : la patrie n'est pas seulement une langue de terre jetée sur le coin d'un continent, ou dans le sein d'une vaste mer. La patrie, on ne l'aime pas seulement à cause des richesses matérielles qu'elle renferme, on l'aime encore, on l'aime surtout à cause de ses richesses morales, de la grandeur de ses institutitutions qui respirent et donnent la liberté, de son Histoire qui dit les grands souvenirs.

La patrie, c'est surtout la langue, la foi, la religion du peuple. Ce qui nous fait aimer notre patrie, à nous Canadiens-Français, ce sont nos souvenirs, nos gloires ; ce sont nos belles institutions qui nous ont faits grands et fiers ; c'est notre histoire, l'histoire de la conquête de cette colonie, écrite avec le sang de nos martyrs de la religion et de la nationalité, avec le sang de ces héros qui quittèrent la vieille France, le pays des grandes choses, pour venir conquérir l'épée et la croix à la main une patrie nouvelle qui devait redire et imiter les gloires de sa mère.

Le Canadien Français tient à sa religion par principe et par amour, à cette belle religion des martyrs de Rome payenne, comme il tient au sol que lui ont transmis ses ancêtres. Il tient à tout ce qui constitue son caractère national à sa langue, à cette langue que

parlaient ses pères, que parlent ses enfants et que parle encore la France moderne ; à la langue des Bossuet et des Mirabeau, des Veuillot et des Montalembert ; à cette langue qui conduisait les vieilles légions de l'Empire à la gloire et à la mort et dans laquelle fut rédigé le contrat qui donnait l'empire de l'Europe au martyr de Ste. Hélène.

Ne l'oublions pas : en perdant la religion et la langue de ses pères, le Canadien-Français perd sa patrie : malheureux et exilé, en mourant il ne pourrait que raconter à ses fils, en une langue qui ne serait pas la sienne, les malheurs de la patrie, ses remords et le deuil national.

Rome et Athènes, Sparte et Carthage sont tombées le jour où elles consentirent à ensevelir dans le tombeau des aieux les belles institutions qui avaient fait leur grandeur.

C'est en vain que l'ambition formerait des projets pour nous perdre ; c'est en vain que sous le prétexte de nous grandir l'on voudrait nous donner la mort : la patrie c'est la terre natale, avec la langue, les mœurs, les institutions et la religion nationales : la patrie, c'est la nationalité ; pas de nationalité sans ces grandes choses, et pas de patrie sans nationalité.

Nous ne pouvons pas plus renoncer à ces grandes choses que nous pouvons consentir à mourir. L'on ne peut pas plus nous donner la mort que l'on peut nous empêcher de porter, de temps à autre, un regard d'amour, au-delà des mers, vers la vieille et noble

France, dont les traditions, les conquêtes et les gloires sont celles de nos pères. La patrie des ancêtres ne s'oublie pas : le bon fils n'oublie jamais sa mère. Et notre mère à nous elle est trop belle, trop grande, trop glorieuse pour que nous l'oublions. Le drapeau de la France, que ce soit le drapeau à fleurs de lys, le drapeau des nobles traditions et des vieux souvenirs, ou bien que ce soit le drapeau tricolore, le drapeau des gloires et des libertés, c'est toujours le drapeau de la France, le drapeau de la patrie de nos pères, le drapeau des héros de Rocroi, de la Vendée, d'Austerlitz et de Montebello.

VI

Laissez-moi reposer un instant mes regards sur cette fleur, si belle, que j'aperçois au sein de la patrie et qui en est un des principaux comme des plus brillants ornements. Laissez-moi contempler "cette fleur de l'humanité que l'on nomme la femme, cet ange aux grâces si suaves, aux teintes si délicates, aux formes si attrayantes." Car parler de la patrie sans parler des femmes du pays, c'est décrire un parterre et oublier les fleurs qui l'ornent et l'embellissent.

La femme c'est la beauté et comme telles, les femmes d'un pays en sont le premier ornement. Mais la femme est aussi la gardienne du berceau et voilà qui

définit le rôle de la femme dans la société, dans la patrie. La patrie place de grandes espérances dans le berceau qu'une jeune femme protége de son amour; aussi à la femme, à certains égards, est confié l'avenir de la patrie parce qu'à elle sont confiées les mystérieuses douceurs de l'amour et la garde du berceau.

La femme joue un grand rôle dans l'histoire de ce pays, comme elle joue un grand rôle dans l'histoire de tous les peuples civilisés. Nos annales militaires redisent bien des faits accomplis par nos héroïnes Canadiennes dont les noms sont passés à la postérité à côté de ceux des plus grandes figures nationales.

Je ne blesserai pas votre modestie, Mesdames, en répétant les louanges que vos grâces et votre beauté inspirent aux étrangers ; je me contenterai de dire que les admirateurs ne vous manquent pas et que vous en trouvez surtout de bien sincères dans votre pays, chez vos compatriotes.

Pour moi, Mesdames, vous me permettrez un aveu naïf. J'aime les femmes de mon pays avant tout et c'est une des institutions que j'admire le plus dans ma patrie ; et je dirai volontiers que si la patrie a été mon premier amour, ça n'a pas dû être le dernier.

VII.

L'existence d'un pays repose tout autant sur un principe que sur la force et la richesse matérielles : et le principe sur lequel s'appuie notre existence nationale est le principe des nationalités.

Le principe des nationalités est un principe sacré que les nations anciennes comme les peuples modernes ont toujours été jaloux de faire respecter. L'histoire des peuples a éte écrite au milieu des luttes qui ont été faites, l'épée à la main, pour la sauvegarde, la défense et la protection de ce grand principe. Les peuples ont des droits à protéger comme ils ont des devoirs à remplir, et l'histoire contemporaine de l'Europe se résume dans les luttes des nationalités.

Les nations ont droit à la vie tout autant que les individus, et l'Angleterre dont nous avons emprunté la constitution, chef-d'œuvre de sagesse politique, n'a grandi qu'en s'appuyant sur les bases des libertés que la *magna charta*, ou grande chartre, octroyée en 1215 par Jean sans Terre et sanctionnée quelques années plus tard par le parlement britannique, sous Henri III, fils et successeur de Jean, avait accordée au peuple anglais.

Le génie de cette constitution préside à nos destinées. C'est avec elle que nous avons conservé notre autonomie sociale et religieuse, c'est avec elle que nous sommes restés Français comme nous l'étions en 1759,

alors que la victoire, indécise en face de deux tombes, se réfugia sous le drapeau d'Albion; c'est avec elle que nous pouvons continuer à grandir et prospérer, si le principe des nationalités qui lui a servi de bases, dès son origine, est respecté et maintenu haut et ferme.

Cette constitution dont l'application nous a été si salutaire dans les temps difficiles que nous avons traversés depuis 1763 est, à coup sûr, celle de toutes les constitutions modernes qui, reposant sur le principe démocratique, accorde au sujet la plus grande somme de libertés. Aussi, Blackstone, célèbre jurisconsulte anglais, dit-il dans ses précieux commentaires sur les lois de la Grande-Bretagne, que " la jouissance de tous les droits et de toutes les libertés nous est assurée par notre naissance, car," dit-il, " chacun de nous est libre de faire tout ce qu'un honnête homme peut désirer de faire. " Les vérités énoncées par ce profond légiste justifient pleinement l'observation judicieuse de Montesquieu, qui, dans L'ESPRIT DES LOIS, déclare que l'Angleterre est la seule nation dans le monde dont la constitution ait pour but direct la liberté politique et civile.

Je ne suis pas un admirateur bien enthousiaste des systèmes constitutionnels appliqués chez les modernes ; car, souvent je trouve de sanglants sarcasmes dans l'application de ces systèmes qui, quelque fois, tyrannisent les peuples sous le prétexte spécieux de les protéger; mais je n'hésite pas à dire que le pays peut trouver son salut dans le système constitutionnel anglais si nous savons l'adapter à notre caractère et le faire

servir habilement à la conservation de nos institutions politiques et religieuses.

Mais de même que l'Irlande, la noble et vieille Irlande, est tombée avec les martyrs de sa sainte cause et que le génie si populaire du grand O'Connell fut impuissant à sauver sa patrie de la ruine à laquelle le vote de son propre parlement l'avait vouée ; de même aussi, serons-nous impuissants à soutenir nos institutions nationales, si menacés dans nos droits, nous les sacrifions à des arrangements fratricides. Le vote du parlement Irlandais en 1801 a été un suicide national ; c'est une faute qui doit instruire les hommes d'Etat des autres pays, c'est une trahison que nous sommes appelés à méditer et à flétrir comme les autres peuples.

Il est bon de nous instruire à la grande école de l'expérience et de demander aux peuples plus anciens que nous les leçons que notre histoire ne saurait nous fournir. Les rois qui ont faibli à l'heure du danger et qui ont fait des concessions auxquelles ils n'auraient jamais dû souscrire dans l'intérêt des peuples sur lesquels ils régnaient, sont tombés avec les peuples qu'ils croyaient sauver, mais qu'ils n'ont su que perdre.

C'est pour avoir trahi les prérogatives de la couronne que Charles 1er est monté sur l'échafaud, et c'est pour avoir cédé ses droits que Louis XVI fut martyrisé.

Eh ! bien, ce qui est vrai pour les rois est vrai pour les nations. Le principe des nationalités est un principe absolu ; c'est le principe des prérogatives populaires : les concessions lui sont fatales et le jour où ce

principe est sacrifié est un principe de deuil et de mort pour la nation qui l'a méconnu.

Après cette déclaration sincère, je ne craindrais pas de dire, que si le principe qui peut nous sauver était employé traitreusement à notre perte, la patrie n'aurait plus d'autres ressources que de demander la protection puissante du clergé qui pourrait encore la sauver comme il la sauva dans les mauvais jours de son histoire politique, en lui accordant sa force morale avec cet esprit de patriotisme sage et éclairé qui l'a toujours distingué et honoré.

Un grand écrivain Français disait en 1855 : " Deux " mains ont fondé la France, deux mains l'ont grandie " et maintenue dans ses splendeurs, deux mains l'ont " toujours relevée dans ses défaillances : la main du " prêtre et la main du soldat."

Ces paroles si vraies et si mémorables s'appliquent admirablement bien à l'histoire du Canada ; elles s'appliquent à son passé, elles peuvent, elles doivent s'appliquer à son avenir.

En parlant du prêtre, je ne saurais oublier, sans m'exposer à faire un tableau complètement imparfait, de mentionner notre clergé canadien, si illustre par ses vertus et ses talents, comme étant un des membres inséparables de cette belle famille canadienne ; comme fesant si bien partie de cette PATRIE, que j'ai entrepris de vous peindre, qu'on ne saurait porter atteinte à son existence sans porter atteinte à l'existence même de notre nationalité. Notre clergé, Messieurs, occupe une

place distinguée dans nos souvenirs politiques et les pages de notre histoire qui rappellent les grands jours du passé, contiennent les noms de prélats que la reconnaissance nous fait un devoir de ne pas oublier.

VIII

Les peuples comme les individus ont des moments de solennelle grandeur ; et les nations, en s'acheminant vers les destinées dans lesquelles les pousse la main toute puissante de la Providence subissent de ces crises violentes, de ces transformations décisives, qui peuvent quelque fois garantir leur avenir, mais qui peuvent aussi les briser en anéantissant, d'un seul coup, leurs plus légitimes espérances, en détruisant tous les souvenirs d'un grand passé.

L'existence nationale des Canadiens-Français est menacée, mais elle n'est pas perdue. Nous avons déjà traversé des époques et des crises politiques difficiles, mais le passé nous a trouvés fermes, le présent nous trouve encore debout, l'avenir, j'espère, nous trouvera intacts et vainqueurs. La nationalité canadienne-française a deux dangers, deux écueils à éviter: l'anglification et l'annexion.

Nous serons protégés, nous serons puissamment aidés par les évènements et par la marche rapide des

peuples de ce continent: le principe de l'équilibre américain sauvera notre nationalité comme l'équilibre européen a sauvé beaucoup de peuples au-delà des mers.

Dieu a conduit les aigles victorieuses de la France au Mexique afin d'exercer une influence salutaire sur les destinées des peuples de ce continent ; et, en arrachant à l'anarchie et à la barbarie un magnifique empire, le génie de l'homme qui tient, entre ses mains, depuis 1852, les destinées de la France et celles du monde, a peut-être tracé une marche nécessaire aux évènements politiques de ce continent, comme il a peut-être jeté sur nos difficultés et sur celles de l'avenir de notre nationalité, quelques germes d'espérances et de grandeur.

La grande lutte, la lutte sanglante qui déchire depuis bientôt 4 ans le sein de la République voisine, la noble résistance et l'épuisement glorieux des héros du Sud, la tactique suivie par la France [depuis le commencement de cette guerre, les sympathies réciproques, l'homogénéité des races et des institutions des peuples du Sud et du Mexique ; tout semblerait permettre de croire qu'un jour, qui n'est pas éloigné, verra réunies sous un seul et même gouvernement, en un seul et puissant empire, les provinces de l'Amérique du Sud et celle du Mexique. Dès lors le principe de l'équilibre politique en ce continent, s'opposera aux projets de conquête de nos voisins qui trouveront une barrière infranchissable dans l'union naturelle des deux puis-

sances qui se partagent de nos jours l'empire du monde. Et, de même que cette union nous aura sauvés de l'abîme dans lequel la fusion avec les provinces voisines nous entraînerait, de même aussi elle pourra nous protéger ici contre les empiètements des vainqueurs qui trouveront dans les avantages d'une puissante alliance des motifs suffisants pour respecter les nationaux de leurs alliés.

L'avenir a ses secrets ; Dieu seul connait les destinées des peuples.

Mais j'ai beau consulter l'histoire du monde, j'ai beau invoquer le souvenir de ses révolutions et ses péripéties sanglantes, ses drames héroiques comme ses lâches trahisons, toujours elle se refuse de m'avouer qu'elle n'ait jamais assisté aux funérailles d'un million de Français. La race française ne meurt pas, et quand elle succombe un jour c'est pour se relever bientôt plus grande, plus fière et plus puissante que jamais.

La race française est appelée à jouer un grand rôle en Amérique, comme elle a joué un grand rôle dans toutes les parties du monde où elle fut appelée à combattre pour la grande cause de la liberté et de la civilisation.

Restons Français, et nous vivrons entourés du respect des peuples étrangers au milieu desquels nous nous trouvons ; restons Français et la vieille France et l'Europe auront un cri d'admiration pour nous. Mais si nous souscrivions à des arrangements politiques qui devraient nous perdre en nous enlevant notre autonomie

sociale et religieuse, le souffle du mépris des générations futures balayerait la cendre de nos tombeaux.

Restons Français et nous serons grands : soyons fermes en face des traités et de leurs serments ; sachons grandir au sein des difficultés et nous acheminer d'un pied sûr vers nos destinées ; et nos descendants rediront nos gloires et nos triomphes comme nous aurons célébré les gloires et les triomphes de la sainte génération de nos aieux.